

La douce école de la servitude volontaire

Dans *Anthropologie* d'un point de vue pragmatique, Kant remarque que l'anthropologie cherche à répondre à la question fondamentale de savoir ce qu'est l'être humain et qu'elle peut donc être considérée comme la discipline académique la plus importante au plan intellectuel. Mais il remarque aussi que l'objet d'étude essentielle pour le philosophe est la nature féminine plus que la nature masculine. Le chapitre intitulé « Caractère du sexe » est ainsi dédié à la caractérisation de la « weibliche Eigentümlichkeit ». On ne peut pas dire qu'il ait retenu l'attention des différents auteurs qui ont traduit le livre en français, la plupart en en préfaçant et en en annotant l'édition, avec plus ou moins de bonheur (*). En revanche, il n'a pas totalement laissé de marbre les éditeurs anglo-saxons, dont on aurait cependant pu penser qu'ils auraient été plus sensibles à l'un de ses caractères principaux : l'ironie, à laquelle la critique kantienne est naturellement d'autant plus imperméable qu'elle est féministe au sens large. Le féminisme au sens large considère traditionnellement qu'il est misogyne de révéler au grand jour les ruses des femmes, comme le faisaient les fabliaux, qui, hormis une poignée, dont le *Miroir de manège* (1380), qui dépeint l'homme marié prisonnier de sa femme, ne cherchaient cependant pas à décourager l'homme de contracter mariage. Les moralistes, de l'Antiquité à l'époque moderne, qualifient bien le mariage de plus grand des biens ou de plus grand des maux, mais, quant à ce dernier, ne précisent pas pour qui il l'est (**). Que l'homme est dominé par la femme, c'était un secret de Polichinelle, que Kant fut sans doute le premier à éventer. Par ailleurs, s'il n'a pas saisi que l'homme (des classes supérieures) de son temps se féminisait et que le XXI^e siècle infirmerait la conclusion à laquelle il était arrivé qu'« aucun homme ne voudrait être une femme », son immense mérite à cet égard est d'avoir parfaitement vu que, dans les périodes de luxe, la femme, qui est un des principaux agents de la féminisation de l'homme, loin de se masculiniser à mesure que l'homme se féminise, se manifeste dans sa véritable nature.

Toutes les machines qui doivent produire avec une petite force autant que celles qui doivent produire avec une grande doivent être conçues avec art. C'est pourquoi on peut supposer d'avance que la prévoyance de la nature a conçu avec plus d'art l'organisation de la partie féminine que celle de la partie masculine, parce qu'elle a doté l'homme d'une force plus grande que celle de la femme, afin de les réunir dans l'union corporelle la plus intime, mais aussi en tant qu'êtres raisonnables, dans le but qui lui est le plus cher, à savoir la conservation de l'espèce ; elle les a dotés en outre, en cette qualité (en tant qu'animaux raisonnables), d'inclinations sociales, pour rendre durable leur union domestique.

Pour assurer l'unité et l'indissolubilité d'une union, la réunion arbitraire de deux personnes n'est pas suffisante ; l'une des parties doit être soumise à l'autre et l'autre capable de la dominer. L'une doit être supérieure à l'autre en quelque chose pour pouvoir la dominer ou la gouverner. Car, en raison de l'égalité des prétentions de deux personnes qui ne peuvent pas se passer l'une de l'autre, l'amour-propre ne fait que provoquer des querelles.

Avec le progrès de la culture, chaque partie doit être supérieure de manière hétérogène. L'homme est plus fort que la femme par sa force physique et son courage, mais la femme est plus forte que l'homme par sa capacité naturelle à maîtriser l'inclination de l'homme pour elle ; en revanche, dans l'état encore non civilisé, la supériorité est simplement du côté de l'homme. C'est pourquoi, en anthropologie, la spécificité féminine, plus que celle du sexe masculin, est un objet d'étude pour le philosophe. Dans l'état de nature brut, on ne peut pas plus la reconnaître qu'on ne peut reconnaître celle des fruits du pommier sauvage et des fruits du poirier sauvage, dont la diversité ne se découvre que par greffage ou inoculation ; car la culture n'attribue pas à la femme ses caractères spécifiques, elle ne fait que les amener à se développer et à devenir reconnaissables dans des circonstances favorables.

On qualifie les caractères spécifiques des femmes de faiblesses. On s'en amuse ; les sots s'en moquent, mais les gens raisonnables voient bien qu'elles sont justement des moyens pour les femmes de diriger la masculinité et de la faire servir à leur but. L'homme est facile à sonder, la femme ne révèle pas son secret, bien qu'elle garde mal d'autres secrets (à cause de sa loquacité). Il aime la paix domestique et se soumet volontiers à son régime, pour ne pas être gêné dans ses affaires ; elle ne recule pas devant les querelles domestiques, qu'elle mène avec la langue et pour laquelle la nature l'a dotée d'une éloquence et d'une passion qui désarment l'homme. L'homme s'appuie sur le droit du plus fort de commander à la maison, parce qu'il doit la protéger contre les ennemis extérieurs ; elle s'appuie sur le droit du plus faible à être protégé par l'homme contre les hommes et rend l'homme sans défense par des larmes d'amertume, en lui reprochant son manque de générosité.

Dans l'état de nature brut, il en va bien sûr autrement ; la femme est un animal domestique ; l'homme marche en tête, les armes à la main et la femme le suit, chargée des affaires de son ménage. Mais même là où il existe un état social barbare où la polygamie est légale, la femme la plus favorisée sait prendre le dessus sur l'homme dans sa fausse braie (Zwinger) (1) (appelé harem) et ce dernier a bien du mal à trouver un calme supportable au milieu des querelles que soutiennent de nombreuses femmes pour savoir qui sera l'heureuse élue (qui doit le dominer).

Dans l'état de civilisation, la femme ne s'abandonne pas aux désirs de l'homme sans mariage, à savoir le mariage monogamique : là où la civilisation n'est pas encore allée jusqu'à accorder aux femmes la liberté en matière de galanterie (en lui permettant d'avoir publiquement pour amoureux d'autres hommes que le sien), l'homme punit sa femme si elle le menace d'un rival.

Mais lorsque la galanterie est devenue une mode et la jalousie ridicule (comme cela ne manque pas d'arriver à une époque de luxe), la féminité se découvre : en accordant ses faveurs aux hommes, elle

prétend à la liberté et en même temps à la conquête du sexe masculin tout entier. Cette inclination, bien qu'elle ait mauvaise réputation sous le nom de coquetterie, n'est pourtant pas injustifiée en réalité. Car une jeune femme est toujours exposée au risque de devenir veuve et c'est ce qui la pousse à faire étalage de ses charmes auprès de tous les hommes qui ont la chance d'être mariables, de sorte que, si cela devait se produire, elle ne manquerait pas de prétendants.

Pope pense que l'on peut caractériser le sexe féminin (bien entendu, la partie cultivée de celui-ci) par deux traits : l'inclination à la domination et l'inclination au plaisir. Or, il faut entendre par ce dernier terme non la tendance à prendre du plaisir à la maison, mais la tendance à prendre du plaisir en dehors, qui lui permet de se montrer et de se distinguer à son avantage ; la seconde inclination se résorbe alors dans la première, à savoir : ne pas céder à la tendance de ses rivales à la jouissance, mais éventuellement triompher d'elles toutes par son goût et ses charmes. Mais même la première inclination, en tant qu'inclination en général, n'est pas propre à caractériser une catégorie de personnes en général dans son comportement envers les autres. Car l'inclination vers ce qui nous est avantageux est commune à tous les hommes (Menschen) et donc aussi l'inclination à dominer autant que possible ; c'est pourquoi elle ne caractérise pas une catégorie de personnes. Mais le fait que ce sexe soit en constante querelle avec lui-même, alors qu'il est en assez bons termes avec l'autre, pourrait être considéré comme son caractère, s'il n'était pas la simple conséquence naturelle de l'émulation qui permet à l'une de prendre l'avantage sur l'autre pour ce qui est des faveurs et du dévouement des hommes à son égard. Comme l'inclination à dominer est le but réel, le plaisir qu'elle prend en dehors de la maison, en tant qu'il élargit le champ de ses attraits, n'est qu'un moyen de stimuler cette inclination. On ne peut réussir à caractériser ce sexe qu'en prenant pour principe, non pas ce que nous nous donnons pour but, mais ce qui était le but de la nature en créant la féminité et comme cette fin, malgré la folie des hommes (Menschen), doit être la sagesse selon l'intention de la nature, ces fins présumées pourront aussi servir à en indiquer le principe, qui ne dépend pas de notre choix, mais d'une intention supérieure à l'égard du genre humain. Elles sont

1. la conservation de l'espèce.

2. la conservation de la société et son perfectionnement par la féminité.

- I. Lorsque la nature confia son plus cher dépôt, à savoir l'espèce, au ventre de la femme, dont le fruit des entrailles devait permettre à l'espèce de se reproduire et de se perpétuer, elle craignit pour ainsi dire pour sa conservation et ancrâ cette crainte, c'est-à-dire la peur des blessures corporelles et l'appréhension de tels dangers, dans la nature féminine ; à cause de sa faiblesse, ce sexe engage à bon droit le sexe masculin à le protéger.

II. Comme elle voulait aussi instiller les sentiments plus délicats qui sont inhérents à la culture, à savoir ceux de la sociabilité et de la bienséance, elle a fait de ce sexe le dominateur du sexe masculin par sa pudeur, son éloquence, son bon sens précoce, sa prétention à entretenir un commerce doux et courtois avec lui, de sorte que ce dernier, à cause de sa propre générosité, se vit invisiblement enchaîné par une enfant et amené par-là, si ce n'est à la moralité elle-même, à ce qui en est le manteau, la bienséance, qui en est la préparation et l'invitation.

Notes éparses

La femme veut dominer, l'homme veut être dominé (surtout avant le mariage). De là la galanterie de l'ancienne chevalerie. – Très tôt, la femme est confiante en sa qualité de pouvoir plaire. Le jeune homme craint toujours de déplaire et est donc embarrassé (gêné) en compagnie des dames. Cette fierté de repousser, par le respect qu'elle inspire, toute importunité de l'homme et le droit d'exiger qu'on la respecte même sans le mériter, elle l'affirme par sa seule qualité de femme. – La femme refuse, l'homme sollicite ; la soumission de la femme est une faveur. – La nature veut que la femme soit recherchée. C'est pourquoi elle n'a pas besoin de se montrer aussi délicate dans son choix (selon ses préférences) que l'homme, que la nature a fait de manière plus grossière et à qui, pour plaire à la femme, il suffit de montrer dans sa personne la force et la capacité nécessaires pour la défendre ; car si elle avait de la répulsion pour la beauté de sa personne et faisait la difficile pour pouvoir tomber amoureuse, il faudrait qu'elle paraisse aspirer à ses faveurs et qu'il paraisse se refuser à elle, ce qui rabaisserait complètement son sexe, même aux yeux de l'homme. En amour, elle doit paraître froide, l'homme au contraire rempli d'un désir ardent. Alors qu'il semble honteux à un homme de ne pas répondre à un défi amoureux, ce qui semble honteux à une femme est d'y prêter une oreille attentive. – Le désir de celle-ci de laisser agir ses charmes sur tous les hommes raffinés est de la coquetterie, l'affectation de paraître amoureux de toutes les femmes est de la galanterie ; l'une et l'autre peuvent n'être qu'une simple afféterie devenue à la mode, sans aucune conséquence sérieuse : de même que le sigisbéisme, une liberté affectée de la femme dans le mariage ou que les pratiques de courtisane qui existaient autrefois aussi en Italie [Dans *Historia Concilii Tridentini*, on peut lire entre autres : *erant ibi etiam 300 honestae meretrices, quas cortegianas vocant*] et dont on dit qu'elles impliquaient une civilisation plus raffinée que celle des sociétés mixtes des maisons privées. Dans le mariage, l'homme ne brigue que sa femme, tandis que la femme recherche ardemment l'affection de tous les hommes. Elle ne s'apprête que pour les beaux yeux de son propre sexe, par jalousie, pour surpasser les autres femmes en charmes ou en distinction : l'homme, lui, ne s'apprête que pour la femme, si l'on peut appeler cela s'apprêter ; encore ne le fait-il que pour ne pas faire honte à sa femme par son costume. – L'homme juge les fautes des femmes avec clémence, tandis que la femme les juge (en public) avec sévérité et les jeunes femmes, si elles pouvaient choisir d'être jugées pour leurs délits par un tribunal masculin ou par un tribunal féminin, choisiraient certainement le premier comme juge. – Lorsque le luxe raffiné atteint un haut

degré, la femme ne se montre pudique que par contrainte et ne cache pas qu'elle préférerait être un homme, afin de pouvoir s'abandonner plus fortement et plus librement à ses penchants. Mais aucun homme ne voudrait être une femme.

Elle ne cherche pas à savoir si l'homme a fait preuve de continence avant le mariage, alors qu'il attache infiniment de prix à celle de la femme avant le mariage. – Dans le mariage, les femmes se moquent de l'intolérance (la jalousie en général) des hommes : mais elles ne s'en moquent pas sérieusement ; la bonne femme non mariée la juge au contraire avec une grande sévérité. – Quant aux femmes savantes, elles ont besoin de leur montre à peu près comme de leurs livres, c'est-à-dire de la porter pour qu'on voie qu'elles en ont une, quoiqu'elle soit généralement arrêtée ou qu'elle ne soit pas réglée sur le soleil.

La vertu ou le vice féminin n'est pas très différent de la vertu ou du vice masculin, ni par sa nature ni par son mobile. – Elle doit être patiente, il doit être tolérant. Elle est sensible, il est sentimental. L'occupation de l'homme est l'acquisition, celle de la femme l'épargne. – L'homme est jaloux quand il aime, la femme l'est aussi, même quand elle n'aime pas, car les hommes que d'autres femmes prennent pour amants sont autant d'hommes perdus pour son cercle d'adorateurs. – L'homme s'apprécie lui-même, la femme se fait apprécier de tout le monde. – « Ce que le monde dit est vrai et ce qu'il fait est bon » est un principe féminin qu'il est difficile de relier à un caractère dans le sens étroit du terme. Il y a pourtant eu de braves femmes qui, dans leur ménage, ont eu le mérite de faire preuve d'un caractère adapté à leur vocation. – Milton se laissa convaincre par sa femme d'accepter la place de secrétaire latin qu'on lui avait offerte après la mort de Cromwell, bien qu'il fût contraire à ses principes de déclarer légal un gouvernement qu'il avait auparavant présenté comme illégitime. « Ah, » lui répondit-il, « ma chère, vous autres femmes, vous feriez tout au monde pour rouler en carrosse, mais, moi, je désire vivre et mourir en honnête homme ». – La femme de Socrate (et peut-être aussi celle de Job) a également été poussée dans ses derniers retranchements par son brave mari. Mais la vertu masculine s'est affirmée dans le caractère de la vertu masculine, sans pour autant diminuer le mérite de la vertu féminine dans le rapport qui existe entre la vertu masculine et la vertu féminine.

Conclusions pragmatiques

Le sexe féminin doit se former et se discipliner lui-même dans la pratique ; le sexe masculin ne s'y entend pas.

Le jeune mari domine sa femme plus âgée. – La raison en est la jalousie, qui fait que la partie qui est inférieure à l'autre du point de vue des facultés sexuelles craint que l'autre partie n'empiète sur ses

droits et se voit ainsi contrainte de lui être docile et d'être plein d'égards envers elle. C'est pourquoi toute femme expérimentée déconseillera d'épouser un jeune homme, même d'âge égal ; car, au fil des ans, la femme vieillit plus tôt que l'homme et, même si l'on fait abstraction de cette inégalité, on ne peut pas s'attendre avec certitude à ce qu'ils vivent dans l'harmonie, qui se fonde sur l'égalité. Une femme jeune et intelligente fera un meilleur mariage avec un homme en bonne santé, mais sensiblement plus âgé. Mais l'homme qui, avant le mariage, a peut-être déjà perdu sa vigueur sexuelle en vivant dans un excès de plaisir est un gandin dans sa propre maison ; car il ne peut exercer cette domination domestique que dans la mesure où il ne manque pas de répondre à toute exigence raisonnable.

Hume remarque que les femmes (même les vieilles filles) sont plus contrariées par les satires sur le mariage que par les railleries sur leur sexe. – En effet, ces dernières ne peuvent jamais être sérieuses, alors que les premières pourraient le devenir, si l'on mettait dûment en lumière les inconvénients de cet état auquel le célibataire n'est pas réduit. Mais la liberté d'esprit dans ce domaine ne pourrait qu'avoir de graves conséquences pour l'ensemble du sexe féminin, car elle le réduirait à un simple moyen de satisfaire l'inclination de l'autre sexe, ce qui pourrait facilement entraîner la lassitude et l'inconstance. – La femme devient libre par le mariage ; l'homme y perd sa liberté.

Il n'entre jamais dans les préoccupations d'une femme de sonder les qualités morales d'un homme, surtout s'il est jeune, avant de l'épouser. Elle croit pouvoir le corriger ; une femme raisonnable, dit-elle, peut sûrement remettre dans le droit chemin un homme débauché ; en quoi elle s'est plusieurs fois trompée de la façon la plus lamentable. De même, les naïfs croient que les excès d'un homme avant le mariage peuvent être ignorés, parce que, s'il ne s'est pas encore épuisé, sa femme fera ce qui est exigé par cet instinct. – Ces bonnes âmes ne se rendent pas compte que, dans ce domaine, la dépravation consiste précisément à changer de plaisir et que la monotonie du mariage le ramènera bientôt à son ancien style de vie.

Qui doit donc avoir un pouvoir absolu à la maison ? En effet, il ne peut y en avoir qu'un seul qui mette toutes les affaires en rapport avec les buts qu'il poursuit. – Je dirais, dans le langage de la galanterie (mais sans me tromper de beaucoup) que la femme doit régner et l'homme gouverner ; car l'inclination règne et l'intelligence gouverne. – La conduite du mari doit montrer que le bien de sa femme lui tient à cœur par-dessus tout. Mais parce que l'homme doit savoir au mieux où il en est et jusqu'où il peut aller, il déclarera d'abord, à l'instar d'un ministre (2) à un monarque qui ne pense qu'à se divertir et qui projette une fête ou la construction d'un palais, qu'il est docile à ses ordres, sauf que, par exemple, il n'y a pas d'argent dans le trésor pour le moment, qu'il faut pourvoir auparavant à certaines nécessités plus urgentes, etc., de sorte que le seigneur suprême peut faire tout ce qu'il veut, mais à la condition que cette volonté lui vienne de son ministre.

Puisqu'elle doit être recherchée (car c'est ce qu'implique le fait qu'elle doit se refuser aux hommes), elle devra chercher à plaire à tout le monde dans le mariage lui-même, afin que, si elle devenait veuve jeune, elle puisse trouver des amants. – L'homme renonce à toute prétention de ce genre en se mariant. – C'est pourquoi la jalousie que provoque l'envie de plaire des femmes est injuste.

Mais l'amour conjugal est par nature intolérant. Les femmes s'en moquent parfois, mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, par plaisanterie ; car la tolérance et l'indulgence d'un homme à l'égard des atteintes portées à ses propres droits par des étrangers le feraient mépriser et haïr de sa femme.

La raison pour laquelle les pères pardonnent généralement à leurs filles et les mères à leurs fils et, parmi ces derniers, le garçon le plus sauvage, s'il est seulement audacieux, est généralement pardonné par sa mère semble résider dans les prévisions que font les deux parents de leurs besoins respectifs en cas de décès d'un d'entre eux. Si l'homme perd sa femme, il trouve dans sa fille aînée un soutien pour le soigner. Si c'est la mère qui perd son mari, le fils adulte bien élevé se sent tenu et naturellement disposé à la vénérer, à la soutenir et à lui rendre la vie de veuve agréable.

Traduit de l'allemand par B. K.

(*) Le philosophe, historien et philologue Joseph Tissot (Librairie Ladrangé, 1863) ; Michel Foucault (J. Vrin, 1964), le poète, romancier, historien et auteur dramatique Pierre Jalabert (Alquié, 1986), le philosophe Alain Renaut (Flammarion, 1993), l'agrégée et docteur en philosophie Alexandra Makowiak (Ellipses, 1999).

(**) voir Proverbes sur les femmes, l'amitié, l'amour et le mariage, recueillis et commentés par M. Quitard, 1869.

(1) Le Zwinger était un lieu de détente et de festivités des rois de Saxe.

(2) Rousseau (L'Émile, Livre V), dont Kant était un avide lecteur, dit précisément le contraire : « L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance. Ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans la maison comme un ministre dans l'État, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. » [nous soulignons] [NDT]